CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 20 juin 2026. ZAPPA : 200 Motels. Daniel Kramer / Titus Engel

Au Grand-Théâtre de Genève (décentralisé au *Bâtiment des Forces Motrices*), la création suisse de l'opéra *rock 200 Motels* de Frank Zappa joue la carte de la provocation tous azimuts, au risque de l'épuisement. Plus nuancée, l'interprétation convainc surtout au niveau musical.

Depuis son dernier spectacle consacré *à la comédie musicale* Un Américain à Paris, en décembre dernier, le **Grand Théâtre de Genève** a donc fermé ses portes pour une rénovation de 18 mois, en transférant la majeure partie de ses spectacles dans le ***Bâtiment des Forces Motrices*** (BFM). Les plus anciens connaissent bien cette ancienne usine hydraulique, qui a été aménagée en 1997-98 pour accueillir momentanément l'Opéra, avant sa reconversion en espace culturel multimodal. Le vaste *hall* d'entrée impressionne par la conservation de deux des dix-huit monumentales pompes et turbines, présentes sur le site originel.

La salle modulable d'un peu moins de 1000 places offre un confort visuel pour l'ensemble des spectateurs, tout en étant restreinte dans ses possibilités scéniques, notamment dans les changements de décors. Le metteur en scène américain **Daniel Kramer** (né en 1977) se joue habilement de ces contraintes en ajoutant une rampe devant la fosse d'orchestre et en entourant les interprètes de plusieurs écrans vidéo. Ce dispositif

omniprésent enivre le public de références et d'images – en même temps qu'une sonorisation prononcée, à laquelle on s'habitue peu à peu. L'idée de Kramer consiste à moderniser le propos de **Frank Zappa** (1940-1993), afin de le rapprocher de notre société contemporaine, saturée d'écrans et de sollicitations en tout genre.



La société du spectacle et de la consommation a envahi toutes les sphères du débat public, jusqu'aux politiques, moqués dans leurs travers les plus évidents – Trump en tête. D'où vient que la farce sonne lourdement, comme un *happening* mal maîtrisé, en forme de catalogue de références ? Il aurait sans doute fallu une direction d'acteurs plus subtile, mais aussi une réalisation visuelle moins clinquante, baignée d'éclairages plus variés et inventifs. L'autre écueil de cette proposition vient de l'hystérie constante du plateau, qui déborde d'intentions, sans permettre de respiration, à même de rythmer les messages distillés tout du long. Ces intermèdes s'inscrivent pourtant dans les transitions orchestrales souvent planantes et judicieusement dosées.

L’ouvrage écarte volontairement la narration continue pour embrasser une liberté créatrice volontiers *dadaïste*, en opposition frontale aux convenances et conventions théâtrales de son temps (voir le détail du livret *dans le compte-rendu de la récente production niçoise…*). Si le projet n’évite pas une sensation de collage, il reste pertinent par sa remise en cause du statut d’icône de l’artiste. En grande partie composée lors d’une vaste tournée à travers les Etats-Unis, *200 Motels* décrit en effet l’absence de perspective ressentie par le rockeur, de l’ennui dans les hôtels minables aux questions inquisitrices des journalistes, en passant par son addiction au sexe. Il est ainsi possible de voir cet opéra comme un portrait déjanté mais sincère de son auteur, tour à tour irritant dans ses outrances et attachant dans sa défense de la marginalité, face au *bulldozer* d’une majorité conservatrice et bien-pensante.

Il fallait certainement toute l’expérience du chef suisse **Titus Engel** (né en 1975) pour embrasser la démesure de la partition, qui ose marier des influences proches de Varèse et Boulez (que Zappa admirait) avec des ballades *pop rock* plus convenues. L’instrumentation fait la part belle aux percussions, tandis qu’un excellent ensemble de *rock* en hauteur répond à l’orchestre. Les interprètes réunis, malgré quelques excès interprétatifs dus à la mise en scène, montrent un niveau d’une belle homogénéité, à l’instar du chœur bien préparé pour l’occasion.



CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 20 juin 2026. ZAPPA : 200 Motels. David Ireland (WWF Wrestler, Cowboy Burt), Brenda Rae (Lucy, Journalist), Robin Adams (Frank, Larry the Dwarf), Edward Hogg (Jeff, Love Interest, Newt Lover), Ziad Nehme (Mark), Peter Hoare (Howard), Julieth Biggins (Lucy, Good Conscience), Justin Hopkins (Rance, Narrator, Bad Conscience), Choeur du Grand Théâtre de Genève, Mark Biggins (direction des choeurs), Ensemble de percussionnistes de la Haute école de musique de Genève, Orchestre de la Suisse Romande, Titus Engel (direction musicale) / Daniel Kramer (mise en scène). A l'affiche du Grand Théâtre de Genève jusqu'au 28 juin 2026. Crédit photographique (c) Magali Dougados

COMPTE-RENDU, opéra. Genève, le 11 sept 2019. GLASS : Einstein on the beach. Daniele Finzi Pasca / Titus Engel



Compte-rendu, Opéra. Genève, Grand-Théâtre, le 11 septembre 2019. Einstein on the beach de Philip Glass. Chœur et Orchestre de la Haute Ecole de Musique de Genève. Daniele Finzi Pasca (mise en scène). Titus Engel (direction). Quasiment personne (on compte seulement une ou deux tentatives…) n'avait osé s'affronter au mythe que constitue « Einstein on the Beach », œuvre-monstre du duo Philipp Glass / Robert Wilson créée au Palais des Papes à l'été 1976. Pour marquer d'un grand coup son premier mandat à la tête du Grand-Théâtre de Genève (après dix années passées à celle de l'Opéra des Flandres), le suisse **Aviel Cahn** a choisi ce titre, et a proposé au Suisse **Daniele Finzi Pasca** (à qui l'on doit les Cérémonies des jeux olympiques de Sotchi ou, plus récemment, la fameuse Fête des vignerons de la voisine Vevey) de mettre en images ce véritable OLNI (Objet Lyrique Non-Identifié). Las, avouons d'emblée que le nouveau « jet » est loin du choc qu'avait constitué pour nous la mouture originale (par quatre fois, lors de la reprise du spectacle de Wilson au Corum de

Montpellier, puis au Théâtre du Châtelet, il y a bientôt dix ans).



Pour commencer, et c’est la plus grosse déception, il faut faire le deuil des sublimes chorégraphies de Lucinda Childs, remplacées ici par de plates scénettes illustratives, dont la première nous montre Einstein s’affairant autour de son bureau, entourés de multiple assistants, et l’on s’ennuie ferme là où l’on tressaillait de plaisir avec Childs. Il faudra attendre une bonne heure avant qu’une image vienne enfin nous tirer de notre torpeur, celle de roues tournoyant – en roue libre – dans un ciel orageux et rougeoyant à la fois. D’autres suivront, plus ou moins oniriques, tel cette naïade

vêtue de tulles oranges se livrant à un mystérieux ballet aquatique dans une grande cuve cylindrique emplie d'eau. L'humour est également présent dans le spectacle, notamment lors de la scène la plus réussie (à nos yeux) de la soirée, où les acteurs circassiens de **la Compagnia Finzi Pasca** – filmés en temps réel – essaient d'escalader la bibliothèque d'Einstein, selon les images vidéos que le public voit, mais sont en fait allongés au sol, ce qui s'avère à la fois une réflexion sur la pesanteur, mais qui est surtout prétexte ici à d'improbables et drolatiques figures acrobatiques ! Mais pour deux ou trois moments réussis esthétiquement ou intellectuellement, combien de scènes vides, qui ne sont rien d'autres que du pur remplissage. Où est donc passé la vraie réflexion métaphysique qui innervait les 4h30 du spectacle de Wilson (ici réduit à 3h40), car on ne retrouve ici que des scènes sans grande logique ni lien entre elles, si ce n'est qu'elles font appel aux éléments de langage de Finzi Pasca (références circassiennes, néons, jeux d'ombres et de miroirs). Bref, la copie apparaît comme bien pâle auprès de l'original…



Par bonheur, la force de la musique et du chant, quant à eux, restés intacts, et constituent le principal intérêt de la soirée. Les structures répétitives de la musique de Philip Glass, son arithmétique et son solfège chantés par un Chœur – composé d'étudiant(e)s de l**a Haute Ecole de Musique de Genève** (à l'instar des instrumentistes de l'Einstein Ensemble) – d'une tenue et d'une précision impressionnantes, ses progressions, ses ruptures rythmiques, libèrent les effets hypnotiques qui nous avaient cloué à notre siège la première fois, sous la direction d'un **Titus Engel** qui en maîtrise parfaitement la syntaxe. Même si la sonorisation semble perfectible, orgues synthétiques et bois orchestrent une liturgie captivante, présidée par un Einstein au violon aérien digne d'une Partita de Bach (**Madoka Sakitsu**, remarquable d'endurance et de musicalité).

Si l'essai demande néanmoins à être transformé, bravo à Aviel Cahn d'avoir eu le courage de remonter un tel ouvrage, et vivement la suite d'une saison qui – sur le papier – s'avère

des plus palpitantes !

Compte-rendu, Opéra. Genève, Grand-Théâtre, le 11 septembre 2019. Einstein on the beach de Philip Glass. Chœur et Orchestre de la Haute Ecole de Musique de Genève. Daniele Finzi Pasca (mise en scène). Titus Engel (direction).

Illustrations : © C Parodi / Opéra Grand Théâtre de Genève © 2019